

## 1. Le sujet et la conscience

### a. Conscience théorique et conscience pratique

« Les choses naturelles ne sont qu'immédiatement et pour ainsi dire en un seul exemplaire, mais l'homme, en tant qu'esprit, se redouble. [...] Il accomplit ses fins en transformant les choses extérieures, auxquelles il appose le sceau de son intériorité et dans lesquelles il retrouve dès lors ses propres déterminations. » (Hegel, *Cours d'esthétique*)

Ce qui définit le sujet c'est la capacité de *penser* en général et de *penser qu'il existe* en particulier. Autrement dit, le sujet est ce qui existe physiquement, matériellement, mais aussi comme esprit qui sait qu'il est. *L'être humain* n'est donc peut-être pas le seul *sujet* qui existe dans l'univers, mais c'est le seul que nous connaissons à ce jour. Plus précisément, on peut dire qu'être un sujet, c'est pouvoir dire oralement et se dire intérieurement « je ». Le fait qu'il ne se désigne plus par sa place dans la famille (« bébé ») ou par son prénom, mais qu'il dise « je », « moi » est un signe tangible de la prise de conscience de soi par le bébé. Mais nous ne devons pas pour autant sous-estimer l'importance du nom dans la construction du sujet : comme l'a bien montré l'ethnologie, celle-ci est très différente en fonction de ce que représente culturellement, et le plus souvent inconsciemment, le nom, le prénom et le surnom. Donnons quelques illustrations de cette diversité du rapport au « je » : dans les sociétés antiques, c'est le surnom qui joue le rôle du nom propre. La culture chrétienne, qui est à la fois en continuité et en rupture avec le judaïsme, délaissera le nom au profit du prénom, qui est avant tout celui du baptême. Selon une tradition patriarcale, le nom de la femme, dit *de jeune fille*, est gommé par celui de l'époux, qui marque ainsi son emprise symbolique sur la subjectivité de l'autre. De plus, le nom de l'homme l'associe à une lignée, à une histoire, et au nom de son propre père, qu'il devra tout à la fois accepter de porter, et par rapport auquel il devra s'émanciper pour devenir à son tour adulte. Enfin, dans notre société libérale, le prénom et le surnom, tout comme le nom d'artiste, sont des choix presque totalement libres, qui sont rarement pris au hasard, mais plutôt à partir de références culturelles et d'une imagerie symbolique dont nous n'avons pas toujours conscience, mais qui indique déjà des goûts et des attentes ➔ **l'inconscient, la culture, le langage**

C'est donc le fait d'*être conscient d'exister* qui fait de nous des sujets. Mais il faut aussitôt remarquer que cette conscience, qui fait que nous savons que nous existons, a deux aspects, deux dimensions distinctes. Dans ses *Cours d'esthétique*, Hegel les qualifie très justement de « théorique » et de « pratique » :

- *La conscience théorique* : Grâce à elle, le sujet sait qu'il y a un monde *autour de lui* et qu'il y a aussi un monde *à l'intérieur de lui* : celui des sentiments, des émotions, des désirs, des pensées et souvenirs. Étymologiquement, *conscience* veut d'ailleurs dire *accompagné de connaissance*. En effet, l'homme peut se percevoir en train de percevoir quelque chose hors de lui ou en lui-même : *avoir conscience* c'est *savoir que l'on sait*. Même s'il y a toujours un certain décalage entre l'image que nous avons de nous-mêmes et celle que les autres voient, on peut dire que la conscience a une structure *spéculaire* : elle fonctionne comme un *jeu de miroirs* et comme un *dédoublement*. C'est pourquoi Hegel parle, dans ses *Cours d'esthétique*, de conscience « théorique », ce mot faisant référence à son origine grecque, *theoria* signifiant *regard*, *vision* et, par extension, *façon de voir*, *point de vue*, au sens où l'on parle d'une *théorie* dans un domaine. Comme le montre Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*, même s'il est possible de douter de l'existence du monde extérieur à nous, pour diverses raisons, il est impossible de douter de notre propre existence si nous avons conscience d'exister : sans doute certaines choses existent-elles sans en avoir conscience, mais un être qui a conscience d'exister peut être certain d'exister. C'est le sens du célèbre *cogito* cartésien : « je pense, donc je suis ». De plus, on a pu remarquer que l'un des signes tangibles de la *conscience de soi* est la capacité à se reconnaître dans un miroir. L'immense majorité des animaux n'y voit soit que de simples formes, soit un *alter ego* de la même espèce qu'eux. Mais, quand le cerveau de l'enfant se développe, notamment son *aire de Broca*, celui-ci devient capable de se reconnaître dans le miroir et commence à devenir un *sujet*. Ce « stade du miroir », qui est contemporain de la possibilité de dire « je » en parlant de soi fut mis en évidence au XX<sup>e</sup> siècle par le psychanalyste Jacques Lacan : l'homme a conscience de lui-même parce qu'il devient progressivement capable de produire l'image mentale de lui-même, qui n'est autre que celle qu'il a vue dans un miroir, sur une photographie ou dans une vidéo. C'est seulement alors qu'il peut se concevoir, se vivre et se dire qu'il est un *je*, un *sujet*.
- *La conscience pratique* : Comme l'explique notamment Hegel, la conscience n'est pas une capacité seulement *passive*, une contemplation du fait que l'on existe sans conséquences concrètes. Elle est également un principe *dynamique* d'interaction entre le sujet et le monde. L'homme va transformer son milieu naturel, inventer des objets, les manipuler, créer des techniques et des technologies toujours nouvelles. Dès l'origine, son but est de maîtriser le monde qui l'entoure, à la fois pour être heureux et pour le simple plaisir de se prouver qu'il en est capable.

Autrement dit, la conscience est *transcendance du moi*, elle inscrit en l'homme une tendance naturelle au *dépassement de soi* ⇒ **la technique**

L'homme et le monde entretiennent donc un rapport que l'on peut qualifier de *dialectique* : ce qui est intérieur et spirituel s'extériorise et se matérialise ; inversement, ce qui est extérieur et matériel s'intériorise et se spiritualise. Quelles conséquences cela a-t-il ? En matérialisant nos pensées, nous les exposons au regard des autres, par exemple dans le cas de la publication d'un roman. De plus, en modifiant le monde, nous nous modifions nous-mêmes : nos désirs, nos peurs, nos projets ou encore notre vision de ce qu'est le *bonheur* dépendent du monde dans lequel nous vivons *matériellement*. Cette transformation suppose enfin que l'homme soit un être doué d'une certaine marge de liberté et que ses actes ne soient pas seulement dictés par son instinct. C'est donc le fait d'avoir conscience d'être qui permet à l'homme d'être libre, de faire des choix ⇒ **le désir, autrui, la société, la liberté**

## b. Que je suis, ce que je suis et qui je suis

« Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle *moi*, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir, *moi*, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception. » (Hume, *Traité de la nature humaine*)

Mais reste un problème : si nous savons *que nous existons*, nous ne savons pas forcément pour autant *qui nous sommes*. Autrement dit, je sais *que je suis*, mais sais-je exactement *ce que je suis* ? Qu'est ce qui fait l'identité du sujet ? S'il est clair qu'un sujet conserve bien toute sa vie une même identité légale, les mêmes nom et prénom, il ne cesse par contre de changer physiquement et psychologiquement. Mais lorsque je dis « moi », « je », je n'ai aucune perception précise, concrète, de ce « je ». Ce que je perçois alors, c'est au mieux l'image de mon corps ou de tel état physique (une sensation) ou psychologique (une émotion), mais est-ce que je peux réellement saisir ce qu'est mon « moi » ? Et existe-t-il seulement, en fin de compte ? C'est ce que veut faire comprendre Hume lorsqu'il écrit, dans son *Traité de la nature humaine*, que lorsque je pénètre dans ce que de nomme mon *moi*, « je bute toujours sur une perception particulière ». En ce sens, le *moi*, l'*esprit*, n'est, selon l'image utilisée par Hume, qu'une « sorte de théâtre » ou des perceptions apparaissent successivement. Héraclite le disait déjà de manière mystérieuse dans ses *Fragments* : si « tout s'écoule », si « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », cela signifie que le sujet a lui aussi une identité qui n'est qu'apparente et superficielle, et pas plus de permanence que ne l'a par exemple un fleuve, auquel on attribue toujours le même nom, alors que les eaux qui le composent ne cessent de changer. Nous serions donc prisonniers d'une illusion qui nous ferait croire en l'existence d'un sujet identique au cours du temps. Notre mémoire, qui ne se contente d'ailleurs pas de retenir ce que nous étions mais en transforme aussi

parfois le souvenir, serait ainsi ce qui relie entre eux les différents moments de notre vie, et ce qui nous fait croire que l'enfant que nous étions et l'adulte que nous sommes devenus sont un seul et même être ⇒ **la perception, la matière et l'esprit**

Le sujet ne serait donc qu'une succession de sensations, de sentiments, de pensées. Mais il ne pourrait pas se percevoir comme il perçoit quelque chose hors de lui ou en lui-même. Le *sujet* n'a pas d'identité *fixe*, il n'a qu'une identité *narrative* : à proprement parler, il n'y a pas un sujet auquel il arrive des événements, mais le sujet n'est lui-même que l'ensemble des événements qui lui arrivent. De même, dans ma vie courante, je joue différents rôles et peut être identifié à différentes fonctions : le fils, le frère, le père, l'ami, l'amant, l'employé, l'automobiliste ou le citoyen. Mais suis-je simplement la *collection* de telles apparences, ou une « substance » sur laquelle ces apparences, qui auraient pu être différentes, sont posées ? Suffit-il d'énumérer mes rôles et mes caractéristiques physiques et psychologiques pour dire *qui* je suis, ou ne suis-je pas quelque chose de plus profond que tout cela ? Ce sont ces problèmes que suggère le terme même de *personne*, *persona* désignant en latin le *masque* que porte l'acteur de théâtre. La difficulté vient du fait que, étant un sujet, je suis un être libre, dont l'avenir reste *indéterminé* et qui est capable, au moins en partie, de *s'auto-déterminer*, c'est-à-dire de faire des choix et de refuser certaines choses. Mon avenir n'étant pas écrit d'avance, mon identité profonde ne peut-être définie comme le serait celle d'un simple objet ⇒ **l'existence et le temps, le langage, la liberté**

On pourra enfin remarquer que mes proches semblent parfois mieux me connaître que je ne me connais moi-même. De même, je peux m'illusionner sur moi-même, sur ce que je me crois par exemple *capable* ou *incapable* de réaliser, aujourd'hui ou à l'avenir. Je peux aussi me tromper sur ce que je pense être mes véritables buts ou mes véritables craintes, parce qu'ils renvoient à des pulsions plus profondes, dont je n'ai peut-être pas conscience. Le simple fait que je sois conscient d'exister et de jouer tel ou tel rôle social n'entraîne donc pas que je sache *qui* je suis. Cette illusion est d'ailleurs peut-être encouragée car elle est socialement utile, voire indispensable : c'est elle qui permet de faire de l'individu *un sujet*, c'est-à-dire *d'assujettir* l'individu sur un plan social et juridique. Il est en effet impossible de rendre quelqu'un responsable de ses actes et de le condamner s'il n'a pas de permanence et d'identité véritables, et s'il ne se connaît pas lui-même. Le mot *sujet* vient d'ailleurs du latin *subjectum*, qui veut dire *ce qui est dessous* au sens spatial, mais aussi au sens de la *domination*, comme lorsque l'on parle du roi et de ses sujets ⇒ **l'inconscient, la société**

#### SUJETS DE DISSERTATIONS TYPE BAC

- Qui parle quand je dis « je » ?
- Suis-je le mieux placé pour savoir qui je suis ?
- La conscience fait-elle la grandeur de l'homme ?

## 2. La perception

### a. Le sujet et le monde matériel

« Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche. [...] Voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu : ce qui y restait de saveur s'exhale, l'odeur s'évanouit, sa couleur se change, sa figure se perd, sa grandeur augmente, il devient liquide, il s'échauffe, à peine le peut-on toucher, et quoiqu'on le frappe, il ne rendra plus aucun son. La même cire demeure-t-elle après ce changement ? Il faut avouer qu'elle demeure, et personne ne le peut nier. Qu'est-ce donc que l'on connaissait en ce morceau de cire avec tant de distinction ? » (Descartes, *Méditations métaphysiques*)

La perception est ce qui permet à un être vivant d'accéder à des informations organisées dans un ensemble, en ce qui concerne le monde extérieur ou son propre corps. Tous les êtres vivants n'ont donc pas exactement la même perception d'un même objet, et n'ont d'ailleurs pas tous les mêmes sens : les serpents ne possèdent pas l'ouïe et les chauves-souris complètent leurs informations visuelles, très lacunaires, par l'usage d'ultra-sons. Mais il est important de ne pas confondre *perception* et *sensation* : la perception est quelque chose d'organisé, c'est un ensemble de sensations organisé en un tout. Ainsi, on *ressent* le froid ou la faim, alors que l'on *perçoit* des enfants qui jouent, ou même une table, car il n'y a pas que la vue qui est alors présente, mais aussi l'ouïe, le toucher, etc. Ceci s'opère soit de manière *effective* soit seulement *virtuelle*. Ainsi, je sais que si je touche cette table que je vois, j'aurais probablement la sensation à laquelle je m'attends ⇒ **l'expérience**

La perception est donc une condition indispensable pour la connaissance, même si elle n'est pas totalement fiable : on peut faire des erreurs et être victime d'illusions lorsque l'on perçoit quelque chose. La différence entre ces deux termes est importante, et souvent utilisée par les philosophes : une *erreur* est un jugement erroné qui peut être corrigé par la prise de conscience du fait qu'il est erroné ; une *illusion* est également un jugement erroné, mais qui se maintient lorsque l'on en prend conscience. On pourrait dire que le corps reste victime de l'illusion bien que notre raison, elle, nous fait bien comprendre que ce n'est que qu'une illusion. Autrement dit, lorsque nous sommes victimes d'une illusion comme un mirage, un tour de magie ou une illusion d'optique, notre vue ou notre ouïe nous fait percevoir quelque chose d'irréel et notre esprit et notre raison nous font percevoir ce qu'est la vérité. Ainsi, notre raison nous fait comprendre que le soleil ne « se couche » pas le soir, mais que c'est la Terre qui tourne sur elle-même et autour de lui. Par extension, on parle d'illusion dans le domaine des *sentiments*, insistant alors sur le rôle du désir : nos illusions, par exemple en amour ou en religion, proviennent du fait que nos sentiments nous poussent à croire en quelque chose dont un examen parfaitement rationnel nous ferait pourtant voir l'impossibilité ⇒ **la raison et le réel, la vérité, la religion**

Dans son *Essai sur l'entendement humain*, Locke se pose alors la question de l'origine de nos idées et développe une conception séduisante, car simple, de ce qu'est la perception. Les objets extérieurs agissent sur nos sens et produisent des impressions qui sont communiquées au cerveau : nous avons des « idées de sensation », par exemple le rouge, le vert, le chaud, le froid, le dur, le mou etc. Mais cela ne signifie pas que toutes nos idées dérivent des sens. Il existe en effet, en plus de nos cinq sens, une seconde source de l'expérience qui est la réflexion : nous percevons que nous doutons, que nous croyons, que nous imaginons ou que nous raisonnons. Nous percevons par le sens interne les opérations de notre esprit, ce qui produit des « idées de réflexion », qui ne sont rien d'autre que les idées que nous nous faisons de ces opérations. C'est l'ensemble de ces idées contenues dans notre esprit qui constituent ce que Locke appelle « la réalité ». Les idées complexes se ramènent à des idées simples qui sont toutes issues de l'expérience. À l'origine, l'âme est vide. Elle est une « *tabula rasa* », la *tabula rasa* ou *table rase* désignant la tablette de cire vierge où l'on écrivait autrefois, où viennent s'inscrire les idées. Les idées que nous avons sur les qualités essentielles ressemblent aux qualités qui en sont la cause. Ce sont par exemple les idées de *solidité*, de *mouvement* ou de *nombre*. Il s'agit là de ce que Locke nomme alors les « qualités premières » de la matière. En revanche, les idées que nous avons sur la chaleur, la couleur, le son, le goût, ne ressemblent en rien à ce qui existe dans le monde matériel mais sont les effets produits en nous par les corps qui agissent sur nos sens. Ce sont les « qualités secondes ». L'idée de substance est celle d'une collection de qualités que l'expérience nous livre toujours groupées, et nous concluons illusoirement à l'existence d'une substance, support de ces qualités, qui n'est qu'une fiction → **le réel, la matière et l'esprit**

C'est à ce type de conception *matérialiste* de la perception que Descartes s'oppose. Par sa célèbre analyse dite du *morceau de cire*, il va en effet faire une expérience qui est personnelle tout en ayant une portée universelle, et qui va à l'encontre du matérialisme. Il approche un morceau de cire du feu. Aucune des qualités de celui-ci ne restent alors identiques : la couleur, la consistance et l'odeur changent radicalement. Au cours de ses *Méditations métaphysiques*, Descartes remarque que nous sommes tout de même convaincus qu'il s'agit bien de *la même cire*, que *quelque chose* reste identique en dépit de toutes ces variations. Il se demande alors si cela est exact et quelle est la faculté qui nous permet alors de le savoir. Il procède par élimination : ce ne peut pas être *les sens*, car pour eux la cire sous sa première forme a totalement disparue et a laissé place à quelque chose de très différent d'elle. Ce ne peut être *l'imagination*, car celle-ci est limitée : elle ne permet de produire des images nouvelles, d'où le terme *imagination*, mais seulement en combinant des images de choses que j'ai déjà perçues. Ainsi, pour imaginer une sirène, il faut avoir vu des femmes et des poissons. Or, selon Descartes, un corps (ici, la cire) peut être sujet à une infinité de changements, que je ne suis peut-être pas aujourd'hui capable d'imaginer. Reste une seule possibilité : quand je vois qu'il s'agit bien de la même cire, que c'est le même objet qui se manifeste

sous des formes différentes mais qu'il conserve la même « substance », ce ne sont pas mes yeux qui le voient. Ils sont nécessaires, mais ils ne sont pas suffisants : plus fondamentalement, c'est *mon entendement, ma raison*, donc une faculté non pas du corps mais de l'esprit qui opère. C'est cette faculté qui me permet de *concevoir*, de *savoir* ce que je ne peux pas directement *voir*. Sur ce point, on peut remarquer que Descartes met à profit le fait que ce soit *le même mot* qui désigne la cire à l'état solide et liquide, contrairement par exemple à l'eau et au glaçon, au bois et au charbon, au sable et au verre. Mais la conclusion n'en reste pas moins importante : nous ne percevons pas seulement le monde extérieur avec nos sens, et l'analyse *matérialiste* de la perception est insuffisante pour rendre totalement compte de ce fonctionnement, car elle néglige le fait que nous percevons aussi et surtout avec notre esprit ⇒ **la raison et le réel, l'expérience**

## b. La perception comme construction

« si par hasard je ne regardais d'une fenêtre des hommes qui passent dans la rue, à la vue desquels je ne manque pas de dire que je vois des hommes, tout de même que je dis que je vois de la cire. Et cependant que vois-je de cette fenêtre, sinon des chapeaux et des manteaux qui pourraient couvrir des machines artificielles qui ne se remueraient que par ressorts ? Mais je juge que ce sont des hommes, et ainsi je comprends par la seule puissance de juger, qui réside en mon esprit, ce que je croyais de mes yeux. » (Descartes, *Méditations métaphysiques*)

Même si nous ne nous en rendons pas compte, notre esprit est opérant dans l'acte de percevoir. Or, cela revient à dire que la perception est toujours aussi une *interprétation*. C'est ce que Descartes met en évidence dans ses *Méditations métaphysiques* : je vois par exemple seulement des manteaux et des chapeaux du haut de ma fenêtre, et je crois voir des personnes. J'extrapole alors, à partir de mon expérience acquise, et je crois avoir affaire à la réalité et à une certitude. Il ne s'agit pourtant que d'une *reconstruction* de la réalité : lorsque j'ai vu des manteaux, il y avait jusqu'à présent toujours des humains à l'intérieur. C'est également le sens d'une anecdote que l'on relate au sujet du physicien et mathématicien Paul Dirac : celui-ci et l'un de ses étudiants étaient assis dans un train. Comme à son habitude, Dirac, qui voulait n'énoncer que des propositions strictement vraies et indubitables, n'avait rien de particulier à dire et restait de ce fait silencieux. Son étudiant ne savait pas quoi lui dire pour que l'ambiance soit un peu plus agréable. Le train traversant une prairie, il saisit l'occasion pour dire à Dirac : « *Regardez, Dirac, on dirait que ces moutons ont été fraîchement tondus* ». Dirac regarda attentivement par la fenêtre et lui répondit : « *Oui, au moins de ce côté-ci* ». Il est évident que, plutôt de considérer naïvement que Dirac est fou ou idiot, il faut avant tout noter ici l'humour et l'esprit dont témoigne sa réponse. Il est conscient qu'il est peu probable que le propriétaire de ces moutons ne les ait tondus que d'un côté (pourquoi faire cela ?) et que, même si tel était le cas, il est à nouveau peu probable que chacun

d'entre eux ne soit, au moment exact du passage du train, précisément tourné du seul côté qui ait été tondu. Mais ce que Dirac voulait souligner ainsi était assez proche de ce que Descartes remarquait déjà au sujet des chapeaux, des manteaux et des gens qui passent dans la rue : ce que nous pensons être des vérités indubitables ne sont que des *interprétations*. Celles-ci reposent sur un travail de l'esprit, qui nous fait extrapoler l'existence et la nature de l'autre côté des moutons à partir de ce que nous percevons, ou d'humains à partir de vêtements. Notre perception est donc toujours dépendante de nos habitudes, de notre expérience personnelle et collective : personne n'a jamais vu d'habitants qui ne couvrent en vérité que des « machines artificielles » ou de troupeaux de moutons seulement à moitié tondu, mais cela ne *prouve* pas que ce n'est pas le cas aujourd'hui ⇒ **la réalité, l'expérience, l'interprétation, la vérité**

Au XX<sup>e</sup> siècle, un grand admirateur de Descartes, Husserl, prolongera cette réflexion sur le rôle du *travail invisible de l'esprit* dans la perception. Il développe pour cela un courant de pensée qu'il nomme la phénoménologie. Ce terme provient du grec *phanomenon*, qui désigne *ce qui apparaît*. C'est d'ailleurs pourquoi quelqu'un d'excentrique ou capable de réaliser des actions spectaculaires, hors-norme, est parfois qualifié de *phénomène*. La phénoménologie abandonne toutes les grandes questions sur le sens de l'existence, Dieu ou le bonheur, et se contente de se demander *comment apparaît ce qui nous apparaît*, c'est-à-dire ce que nous percevons. En ce sens, la phénoménologie est proche de disciplines telles que la *psychologie de la forme*. Dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Husserl insiste sur le fait que, lorsque je regarde un objet spatial, il y a tout de même une présence du temps. Pourquoi ? Parce que toute perception demande un travail de l'esprit, qui met lui-même un certain temps pour s'effectuer, et suppose une construction temporelle. En effet, quand je perçois un objet, c'est toujours sous un certain angle, à partir de là où je me trouve. Mais lorsque je fais varier ma perception, quand je tourne autour de cet objet ou que je le manipule par exemple, j'ai toujours conscience qu'il s'agit là du même objet. Autrement dit, je garde son identité et sa permanence à l'esprit. Husserl explique que la perception d'un objet *n'est* pas au même sens que cet objet *est* : ce n'est pas la même chose *d'être, d'exister*, pour un objet et pour la perception de cet objet par un sujet. Plus précisément, il faudrait dire que la perception d'un objet spatial « s'esquisse », ou encore que l'objet « ne se donne que par esquisses », sous un certain angle et un certain aspect, qui peut changer, comme dans les cas de la cire ou de la cendre. Pourtant, notre esprit réalise sans que nous nous en rendions compte une *synthèse* des esquisses que nous avons perçues tour à tour, et nous fait savoir que c'est bien l'objet *en lui-même et en totalité* qui est présent dans *chacune* de ses esquisses ⇒ **l'existence et le temps**

Ce que nous croyons être la réalité ne l'est donc pas toujours, et chacun de nous a d'ailleurs déjà été victime d'un *jugement hâtif*, d'une *mauvaise interprétation* de ce qu'il a perçu. Nous sommes parfois victimes d'erreurs ou d'illusions provenant de ces guides que sont l'expérience et la perception. Ce qui nous